

Une âme en quête de la vérité

Michèle REBOUL

Via Romana, 2020.

Notes personnelles :

Michèle REBOUL fait ici son autobiographie... sans quasiment parler d'elle-même ! Son parcours personnel tient en trois chapitres. Mais le portrait des membres de sa famille, dans un premier temps, et des personnalités qu'elle a côtoyées, pour finir, sont fabuleux à lire. Elle écrit très bien. Voici quelques unes des vérités qu'elle met à notre portée... suivies du récit de l'histoire de son âme...

Quelques leçons de vie :

Je suis de mon enfance comme on est d'un pays car l'enfance est le pays de l'âme et l'âme habite le pays de l'enfance. L'éveil du corps n'est-il pas dû à l'éveil de l'âme ? L'enfant ouvrirait-il les yeux s'il ne désirait voir le tendre regard de sa mère ? Parlerait-il s'il ne souhaitait qu'elle l'entende ? Marcherait-il s'il ne savait qu'après quelques pas elle l'élèverait vers le ciel pour le prendre dans ses bras ?

La société, et son reflet d'école, n'ont pas en vue l'épanouissement des talents, des dons propres à l'enfant : tout est fait, surtout en France, pour égaliser les êtres, les rendre interchangeables. C'est le regard de ceux qui l'aiment qui va aider l'enfant à s'épanouir. Si ses parents ou ses professeurs ne sont pas assez attentifs, s'ils ne savent pas l'éduquer au sens étymologique du terme, le guider vers son intériorité, l'enfant devra trouver par lui-même ce qui fait sa singularité, cet être irremplaçable qu'il est seul à pouvoir être. Il lui faudra conquérir de haute lutte la possibilité d'être lui, de développer ce qu'il est, souvent dans une grande solitude.

Le cœur est notre aspiration vers l'amour de Dieu, vers un amour absolu, et en l'âme réside l'Amour Absolu, l'Absolu de l'Amour, sa plénitude, Dieu.

L'épanouissement du corps et celui de l'âme devraient aller de pair, le corps étant le reflet de l'âme.

Je ne connaissais pas à l'époque le mot « oraison », le cœur à cœur avec Dieu dont on se sait aimé, mais je pensais déjà que parler à Dieu consiste souvent à empêcher Dieu de nous parler dans le silence où Il habite.

Il fallait garder tout le temps le silence, sauf pendant les récréations. Même si cela peut se comprendre, un silence quasi permanent chez de jeunes enfants ou des adolescents donne l'habitude de taire ses émotions, ses sentiments, ses pensées, au point parfois de les étouffer et de brider la personnalité. (...) Alors que la vraie humilité est la connaissance de soi en Dieu, la vérité de notre être face à Celui qui est la Vérité, les religieuses croyaient que plus nous serions humiliées, plus nous serions humbles, l'humilité étant vue comme la principale vertu à acquérir. Cette fausse conception de l'humilité qui abaisse et fait perdre toute confiance en soi est le contraire de l'éducation qui doit aider l'enfant à s'épanouir en développant les valeurs qui lui sont propres. Pour que les religieuses aident chacune à réaliser les dessins de Dieu sur elle, il aurait fallu qu'elles nous considèrent comme des êtres personnels, uniques, alors que nous étions des numéros dans une collectivité qui ne tenait que par l'ordre contraint, non naturel, de la discipline. De plus, nous n'avions même pas droit au minimum de liberté qui consistait à écrire à nos parents et à nos proches que ce que nous voulions, ce que nous ressentions.

Nous sentions que l'amour dépassait les performances sexuelles et pouvait même s'en affranchir dans certains cas, par exemple un handicap ou une maladie.

En termes très simple, sans nous « faire la morale », il (Vladimir Jankélévitch) nous apprenait à vivre. La principale valeur, remarque-t-il dans son *Traité des vertus*, est l'amour, le sacrifice de soi pour l'autre : c'est lui qui vivifie la vertu, lui donne son sens. On n'est pas responsable de sa beauté, de son intelligence, de sa force physique mais nous sommes responsables du mal ou du bien que nous faisons : il ne tient qu'à nous d'humilier quelqu'un ou d'être bon, d'aimer l'être unique, irremplaçable, mystérieux, qui se propose à nous. Jankélévitch va même jusqu'à dire que l'amour fonde la vérité. Jamais je n'oublierai le jour où il s'écria : « Ne manquez pas votre unique matinée de printemps ! » Car tout est toujours unique. Il écrivait : « Chaque moment de notre vie advient une seule fois dans toute l'éternité et ne sera plus jamais » (*L'Irréversible et la nostalgie*).

La personne est à l'image de la Trinité. De même que la Trinité est offrande d'amour des Trois Personnes Divines entre Elles : le Père se donne Fils, le Fils au Père et le Saint-Esprit est le fruit de leur amour, de même l'homme créé à l'image de Dieu, donc de la Trinité, n'existe vraiment que dans le don de soi. Il faut se libérer de soi pour être vraiment libre et vivre de l'Amour de Dieu pour aimer et rayonner sa Lumière. Dieu n'a rien. Il est Tout, car tout est Amour et vit de son Amour.

La connaissance de Dieu n'est pas intellectuelle : on ne Le connaît que si on Le vit, si on L'adore en s'effaçant, si on Le prie en devenant silence pour entrer dans la profondeur et la vérité de son Amour. La présence à Dieu, qui devrait être notre prière continuelle, même dans l'action, est une attention à son Amour, une contemplation de son Amour. Les deux prières qu'il (le Père Zundel) m'a données sont : « Mon Dieu, aidez-moi à vous laisser transparaître » et « Aidez-moi à avoir le sourire de votre bonté ».

Lorsque je quittai Geneviève de Sainte-Preuve, elle m'embrassa avec la tendresse d'une mère et me donna deux admirables paroles à vivre : « Pour transparaître, il faut disparaître » ; « Pas de rayonnement sans effacement ».

Son itinéraire intérieur :

Ma maladie n'était pas due seulement à l'effroi devant la haine et à la peine devant la mort de mes professeurs, les religieuses décapitées : c'était une maladie de l'âme. (...) Comment le Bon Dieu (ma mère et les religieuses l'appelaient toujours ainsi) qui est à la fois bon et tout-puissant peut-il permettre le mal ? Puisqu'Il ne pouvait être ni méchant ni impuissant j'ai pensé que, comme la fable du Père Noël, Dieu était une invention des grandes personnes pour expliquer l'existence du monde et pour reconforter, consoler, ceux qui étaient dans la peine. Cette certitude que Dieu n'existait pas m'a bouleversée encore plus que de voir les têtes décapitées des religieuses. Si Dieu n'existe pas, à quoi bon vivre ? Rien n'a plus de sens. La nature que j'aimais tellement avait perdu ses couleurs, son attrait. Elle ne me fascinait plus. Je n'étais plus sensible à la grâce du palmier royal dans le jardin ni à la saveur d'une mangue. Les êtres humains n'avaient plus d'âme. Je ne pouvais donc plus leur faire confiance et avoir un véritable échange avec eux. La sérénité, l'insouciance de l'enfance avait disparu en un instant. Je pensais que la solution était logique alors qu'elle est surnaturelle. Il m'a fallu vingt-cinq ans pour savoir que la réponse au mal est la grâce, l'amour du Christ qui se fait victime pour nous sauver et ainsi retrouver l'esprit d'enfance, la confiance en Dieu et donc en la vie. (...)

Ce n'est qu'à vingt-trois ans que j'eus la réponse par un prêtre habité par Dieu, le père Maurice Zundel. Il me dit : « Dieu n'est pas responsable du mal. Il en est la première victime. » Dieu est victime du don qu'Il offre à l'homme : sa liberté. L'homme seul décide de faire le bien ou le mal, d'aimer ou de haïr, de créer ou de détruire. (...)

Jusqu'à l'adolescence, je continuai à aller à la Messe pour ne choquer personne. Mais je ne cessai de poser la question du problème du mal aux prêtres et aux religieuses que je rencontrais : si Dieu existe, pourquoi permet-Il le mal et donc le veut-Il d'une certaine façon puisqu'Il est tout-puissant ? J'attribuai leur réponse « C'est un mystère » à leur impossibilité de résoudre ce dilemme, véritable impasse. Parfois ces personnes consacrées ajoutaient que le mal était, comme le bien, la conséquence de notre liberté. Mais la réponse de la liberté me paraissait insuffisante pour croire en Dieu, face aux horreurs que j'avais vues en Égypte, la jouissance d'humilier et de faire souffrir. En sortant de Marmoutier (pensionnat de jeunes filles tenu par des religieuses) à quinze ans, je ne posais plus la question de Dieu ou du mal, ayant compris que personne n'avait la réponse.

Cependant je croyais à l'amour en commençant ma vie d'étudiante. Mais ayant été rejetée par un homme que j'aimais, qui m'avait fait croire qu'il m'aimait et voulait m'épouser, je décidai, pour ne plus jamais souffrir affectivement, de tuer en moi toute possibilité d'amour, de détruire en moi l'illusion que l'amour peut exister. Commença alors une année où je fis tout pour me tuer moi-même. Je ne voulais pas me suicider pour ne pas faire de peine à ma famille, mais tuer mon âme, lui ôter tout désir, toute velléité d'aimer, amour ou amitié. Car ce n'est pas le cœur qui aime mais l'âme, la présence de l'amour de Dieu en nous, de Dieu qui n'est qu'Amour et nous permet d'aimer. La destruction progressive et rapide de mon âme, de ma capacité d'aimer, fut telle que les enfants pleuraient à mon contact, les chiens et les chats s'enfuyaient dès qu'ils me voyaient. Je me sentais indigne de toucher un arbre et de regarder le ciel. La mort s'était installée en moi, une mort qui ne se voit pas de l'extérieur mais ronge la personne. Elle n'est plus qu'un corps traînant le cadavre de son âme. Elle n'est même plus triste, car la tristesse exprime un désir de vivre auquel la vie ne répond pas. Comme on est mort intérieurement, il est indifférent de vivre ou de mourir. Cette mort de l'âme est la mort de tout désir, au point d'être incapable de percevoir le bon, la beauté d'un enfant, de la nature, de la musique... car apprécier le beau exige un élan vers l'autre qu'une âme morte ne peut faire, ne désire même pas.

Mais Dieu eut pitié de moi. En prenant un café avec trois prostituées que j'avais rencontrées, sans faire le même douloureux et humiliant « métier » qu'elles, je me suis rendu compte, en regardant leurs yeux, fenêtre de l'âme, que deux d'entre elles avaient perdu leur âme à tout jamais. Je me suis rendu compte que j'étais au bord de cette perte irréversible, qu'un acte de plus pour me détruire serait fatal, que je ne pourrais plus jamais regarder quelqu'un dans les yeux, lui sourire, écrire un poème, me réjouir du soleil sur la mer et de la neige sur les montagnes... bref vivre au lieu d'être morte dans la vie. J'ai compris que de même qu'il m'avait fallu un an pour arriver à la quasi destruction de mon âme, il me faudrait un an pour la retrouver. J'ai hésité à remonter car sortir de mon gouffre impliquait que je retrouve ma sensibilité, mon émotivité, et avec la capacité d'aimer celle de souffrir et d'être cruellement déçue. C'était le 31 décembre à minuit. J'avais vingt-et-un ans. J'ouvris la minuscule fenêtre de ma chambre de bonne qui donnait sur les toits de Paris, ne sachant pas encore quel décision j'allais prendre. Mais tandis que je ne ressentais plus rien depuis un an, la douceur de cette nuit me fut un baume, apaisa mon âme qui ne voulait pas mourir. Je me sentais incapable de prier mais je pensais que des religieuses pouvaient prier en cette nuit de fête et parfois de débauche. Elles m'ont donné le courage de décider que je ne me détruirais plus et retrouverais peu à peu mon âme, même si je ne la reliais par à Dieu. J'ai toujours pensé qu'une carmélite a entendu l'appel de mon âme en détresse et prié pour l'inconnue que j'étais. Peu à peu j'ai retrouvé le goût de la vie, la saveur d'un fruit, l'intérêt d'un livre, la beauté du ciel ou de la pluie et la bonté d'un visage ami. J'ai su que j'étais guérie, non pas de la dépression que je n'ai jamais eue, mais de ce rejet de mon âme, lorsque j'ai pu toucher un arbre, entendre à nouveau les oiseaux, voir les animaux revenir vers moi quêter une caresse, les bébés me sourire et tendre leurs bras pour que je les embrasse.

Retrouvant mon âme après ma descente volontaire et systématique dans l'abîme, je cherchai où était la Vérité à laquelle me donner. Car même si je ne pensais pas qu'elle était une Personne à aimer, comme je le sais maintenant, je supposai qu'elle n'était pas un concept, une abstraction purement intellectuelle. Je ne l'ai pas cherchée dans la religion catholique, ayant été déçue par l'absence de réponse au sujet du problème du mal. Son existence, si effrayante qu'elle en était incompréhensible, l'emportait pour moi sur les preuves de l'existence de Dieu : la création et l'ordre de

l'univers, ses lois, sa beauté, etc. J'ai préféré lire les auteurs mystiques de toutes les religions (...)

Ces lectures m'ont permis de comprendre que si les religions sont diverses et divergentes, la mystique est une. Quelqu'un qui se libère de son ego, de son moi possessif, pour aimer Dieu et se donner à Lui, quelle que soit l'idée qu'il se fait de Lui, rencontre le vrai Dieu. Il perd l'écume de sa fausse personnalité, celle des désirs, des passions qui l'ont rendu esclave de lui-même, et dans l'anéantissement de son moi rencontre Celui qui s'est anéanti par amour pour chacun de nous. (...)

L'Être Amour m'a comblée d'une douceur, d'une infinie bonté. Je n'ai plus considéré la mort comme une entrée dans le néant. Je n'avais qu'un désir : mourir pour être avec l'Être qui est l'Amour. Il me fit comprendre intérieurement que je ne mourrai pas cette fois-ci mais dans très longtemps, avec une accélération de ma vie en raison d'activités de plus en plus nombreuses. Même si je regrettais de ne pas mourir maintenant et d'avoir à faire face à la médiocrité de la vie quotidienne, j'ai compris que cela n'avait aucune importance. La seule Vérité, la seule Réalité, était la Présence de l'Amour Éternel en qui j'étais, ainsi que tous les êtres. La vie et la mort n'étaient que deux apparences, aussi fausses l'une que l'autre, car ma vie et ma mort appartenaient à l'Être Amour : en Lui elles ne faisaient qu'un. (...)

À vingt-trois ans l'Être m'a habitée de son Amour mais ce n'est qu'à trente-six ans que j'ai su que l'Être Amour était Dieu. (...)

Fin mars, je reçus une lettre d'un prêtre que je ne connaissais pas, bien qu'il fût célèbre, le P. Matthieu, de Besançon. Il m'écrivait, sans commentaire : « Je désire pratiquer sur vous le grand exorcisme le 5 mai à 9 heures après la Messe. » (...) J'arrivai à Besançon par le train le 4 mai 1978 au soir puisque je voulais assister le 5 mai à la Messe du P. Matthieu à 8 heures avant d'être exorcisée à 9 heures. (...) Mais de 22 heures à 6 heures du matin, je vécus l'enfer. Les yeux fermés, je fus prise dans un tourbillon infernal, sans pouvoir en sortir. Comme un rat qui tourne sur lui-même dans sa cage d'expérimentation ou un moteur de machine à laver, j'étais enfermée dans une spirale où le désir sexuel exacerbé était d'autant plus douloureux qu'il se concentrait sur lui-même, n'avait aucun objet. J'étais pur désir de possession, violent, presque meurtrier. Je suppliai le Christ de m'en sortir, mais de 22 heures à 2 heures du matin, je n'eus aucun répit. À 2 heures, pendant une minute, le Christ me donna sa Paix, me disant qu'Il ne me quittait pas et continuerait à être avec moi dans l'épreuve qui suivrait et que je devrais accepter. Même si l'épreuve suivante fut encore plus insupportable, mon âme restait en paix car je savais que le Christ était avec moi. Je devins alors non plus le désir mais la haine, la haine à l'état pur, sentiment qui m'était jusqu'alors étranger. Détester n'est pas haïr. La haine est une volonté de détruire l'autre, de le tuer et de se tuer. On s'aime en aimant l'autre, et on se détruit en détruisant l'autre. Créés à l'image de Dieu qui est Amour, nous sommes créés pour aimer, aimer par l'amour dont Dieu nous aime. Si nous sommes à rebours de notre vocation à l'amour, comment s'étonner que haïr nous fasse souffrir ? On essaye de se débarrasser de cette souffrance en faisant souffrir l'autre, mais notre souffrance ne fait que s'aggraver. Ce cercle infernal, dont j'étais prisonnière et dont j'avais l'impression qu'il n'aurait pas de fin, s'arrêta à 6 heures du matin. J'ai donc été pendant quatre heures, de 22 heures à 2 heures, le désir sensuel d'une violence extrême et pendant les quatre heures suivantes, de 2 heures à 6 heures, la haine, la méchanceté poussée jusqu'à la volonté de tuer. Ce qui paraît dissemblable est relié. Le désir violent de possession au point de nier l'autre et la haine qui veut écraser l'autre ont la même origine et le même but : dominer, être le seul maître, le tout-puissant, être Dieu. (...) Au bout de quelques minutes qui me parurent interminables car j'étais angoissée, non par l'exorcisme lui-même, même si j'appréhendais d'être emprisonnés par les sangles, mais par mon éventuelle attitude, le P. Matthieu arriva. La bonté de son visage et son sourire accueillant me réconfortèrent et m'enlevèrent toute peur. Il me fit asseoir, mes genoux contre les siens et me regarda très longuement, ses yeux dans les miens. Au début je fus un peu gênée puis je me laissais regarder, dans un abandon, une confiance totale envers ce médecin de âmes. Il me dit alors, très étonné : « Je ne comprends pas pourquoi vous êtes là. Vous n'êtes pas possédée et n'avez donc pas besoin du grand exorcisme. » (...) C'est dans le train que je compris que mes huit heures en enfer m'avaient purifiée, avaient donc rendu inutile l'exorcisme et que j'aurais dû en parler au P. Matthieu